

CLELIA ET LÉON VENTURA

Attends-moi mon amour

Roman

Un monde en guerre, un amour fou,
une histoire vraie

Flammarion

CLELIA ET LÉON VENTURA

Attends-moi mon amour

Paris, été 1936. Lino a seize ans et se destine à devenir champion de lutte. Lorsque ce jeune immigré italien aperçoit pour la première fois la belle Odette, fille de la petite bourgeoisie française, c'est le coup de foudre. La famille de la jeune fille voit d'un mauvais œil cette relation, mais rien ne l'empêchera, pas même la guerre qui les poussera à se marier aux heures sombres de l'Occupation. Malheureusement pour les jeunes époux, Lino, resté italien, est contraint de rejoindre son pays natal pour y effectuer son service obligatoire. La séparation est, pour les deux amoureux, synonyme d'une désespérante absurdité.

Romanesque et passionnant, *Attends-moi mon amour*, roman vrai de la jeunesse de Lino Ventura, nous donne à voir une époque troublée par l'escalade de la guerre, et un homme qui se rend maître de son destin, par amour.

Clelia et son fils Léon ont écrit à quatre mains, s'appuyant sur des archives familiales. Clelia Ventura est l'auteure de plusieurs ouvrages consacrés à la mémoire de son «Lino» de père. Attends-moi mon amour est leur premier roman.

Flammarion

Attends-moi mon amour

Clelia et Léon Ventura

Attends-moi mon amour

Flammarion

© Flammarion, 2021.
ISBN : 978-2-0802-3962-4

Avertissement

Inspiré de l'histoire vraie de Lino Ventura, notre père et grand-père, et de sa rencontre avec Odette, sa femme ; construit d'après les archives en notre possession qui donnent un éclairage intime aux faits historiques, notre roman comprend des personnages, événements et dialogues fictifs qui ont dû être ajoutés pour les besoins de la narration et dans un souci de cohérence avec les faits.

Lino étant autodidacte en français, il nous a été parfois nécessaire d'apporter quelques corrections à certaines lettres que nous avons retranscrites, pour faciliter la lecture.

Nous espérons que nos lecteurs aimeront découvrir cette histoire d'amour, de jeunesse, de courage dans des temps troublés, et qu'elle leur apportera un souffle d'optimisme.

Clelia et Léon

« Il n'y a jamais trop de livres ! Il en faut, et encore, et toujours ! C'est par le livre, et non par l'épée, que l'humanité vaincra le mensonge et l'injustice, conquerra la paix finale de la fraternité entre les peuples. »

Émile Zola

Début juin 1936, l'été s'annonçait beau.

Dix années déjà que le jeune Lino était arrivé en France avec sa mère. Un Eldorado salvateur promis par Giovanni, son père. Malheureusement, le pied à peine posé sur le quai de la gare de Lyon, Louisa et son fils de sept ans eurent à se débrouiller seuls, Giovanni ayant disparu sans laisser d'adresse. C'est ainsi que de Montreuil au square Montholon, entre la barrière de la langue et les problèmes pour trouver du travail, le manque cruel d'argent et la faim au ventre, les brimades et les humiliations, la providence espérée se transforma pour ce petit garçon et sa mère en une lutte permanente pour survivre.

En sa seizième année, la roue tourna enfin en la faveur de Lino. Employé comme coursier cycliste à la Compagnie italienne de tourisme depuis deux ans déjà, une opportunité se présenta : le service comptabilité cherchait quelqu'un aux écritures. Lino ne manqua pas de saisir cette chance. Sa verve audacieuse et sa bonne mine firent le reste. Son efficacité fut telle qu'elle lui valut de passer au rang d'aide-comptable dès la fin du premier mois. Il troqua définitivement son vélo contre un stylo, sa tenue de cycliste contre un complet-cravate. Et en ce premier jour de juillet 1936, tandis

qu'il effectuait sa tournée quotidienne auprès des différents guichets de la salle des ventes, son regard fut attiré par une jeune fille qui se tenait de dos devant la caisse centrale.

Une blouse couleur crème dessinait délicatement ses épaules, une jupe à taille haute soulignait ses hanches et des escarpins à petits talons mettaient en valeur ses jambes qui n'en finissaient pas. Une vraie figure de magazine. Une émotion inconnue le fit frissonner jusqu'à l'âme et il fut saisi d'une envie irréprensible de remettre en place une boucle de cheveux qui s'était échappée de son chignon pourtant si bien arrangé.

« Bon Dieu ! Qu'est-ce qui m'arrive ? » fut sa seule pensée.

Le grand patron, en pleine conversation avec la belle demoiselle, l'interpella.

La jeune fille se retourna. Elle était jolie comme un cœur. Et des yeux... d'un bleu plus profond encore qu'un ciel d'été en Toscane.

— Odette Le Comte, enchantée, dit-elle.

Pris au dépourvu et surtout pour dissimuler son trouble, Lino ne trouva rien de mieux que de faire le pitre. Courbé en deux, il fit mine de jouer le fidèle serviteur devant son maître. La belle ne put réprimer un sourire. Lui resta foudroyé.

Au bout de longs mois d'une cour digne des plus grands romans d'amour, les parents d'Odette voulurent rencontrer ce jeune homme qui faisait tant tourner la tête de leur petite dernière. Dans cette famille de travailleurs patentés où le père était chef cuisinier au service du comte de Paris et la mère première main chez Chanel, les valeurs de la famille se défendaient corps et âme. Et ils ne voulaient pas d'un « moins que rien » pour leur fille.

Le jour des présentations arriva enfin. Pour l'occasion, le père s'était attelé à ses fourneaux et la mère avait dressé

sa plus belle table. Pour son grand oral, Lino, lui, n'avait pas manqué de se mettre sur son trente et un.

Dans le petit deux-pièces de la rue Hamelin, où la famille Le Comte l'attendait de pied ferme, l'effervescence était au rendez-vous. Mais quand Odette fit entrer son amoureux, quel ne fut pas leur désappointement ! Un Macaroni se tenait devant eux ; autrement dit, avec la réputation que les Français s'accordaient à donner aux Italiens : un voyou. Un voyou avec un bouquet de marguerites certes, mais un voyou quand même.

Une fois la stupeur passée, les bonnes manières faisant le reste, le repas se déroula sans plus de commentaires. Le message fut pourtant clair : s'il voulait continuer à fréquenter Mlle Le Comte, le Rital qu'il était n'allait pas avoir droit à la moindre erreur.

Au fil des mois, des années même, le jeune homme réussit à se faire accepter. Même si secrètement ils espéraient que cette tocade de jeunesse finirait par passer, les parents d'Odette devaient bien reconnaître à Lino certaines qualités : il était travailleur et il ne manquait ni d'intelligence ni de savoir-vivre.

Lino, lui, goûtait tout simplement des jours heureux : il avait un travail régulier qui lui plaisait et à son bras la plus belle femme de Paris. Bien sûr, il n'était pas Crésus, mais il pouvait malgré tout emmener sa douce au cinéma. Parfois, il réussissait même à lui payer un restaurant !

Être amoureux ne l'empêchait pas non plus de continuer à vivre sa passion : la lutte. Plusieurs années auparavant il s'était juré de devenir champion alors, dès qu'il le pouvait, il allait se démener sur le tapis où il remportait victoire sur victoire.

Cependant que les deux tourtereaux filaient le parfait amour, les nuages s'amoncelaient sur l'Europe. Au printemps 1939, l'inquiétude commença à se faire sentir. Lino, resté italien, allait avoir vingt ans et était en âge d'être appelé sous les drapeaux dans l'armée du Duce. Pour lui, c'était hors de question ! La France était sa patrie d'adoption : il ne quitterait pas Paris, encore moins sa fiancée.

Le 1^{er} septembre 1939, Hitler envahit la Pologne, et, deux jours plus tard, la France et le Royaume-Uni déclarèrent la guerre à l'Allemagne. Les journaux et les actualités étaient loin d'être rassurants, et l'hiver de cette année 1939 fut à l'angoisse et aux interrogations. Malgré tout, le monde continuait d'espérer qu'Hitler reviendrait à la raison.

Courant mai 1940, les troupes allemandes fondirent sur la France. Femmes, enfants, vieillards se retrouvèrent par milliers sur les routes pour fuir l'ennemi. Quand, début juin, les Allemands furent aux portes de Paris, à leur tour les Parisiens abandonnèrent la capitale.

Le 10 juin, par pure fanfaronnade, Mussolini déclarait lui aussi la guerre à la France. Les frontières se fermèrent, ce qui mit le jeune Lino dans tous ses états : sa mère, partie à Parme au début du printemps dans sa famille, était maintenant bloquée de l'autre côté des Alpes !

En quelques jours seulement, la France fut mise à genoux et signa l'armistice avec l'Allemagne et l'Italie le 22 juin.

Dans Paris occupée, il régnait une atmosphère étrange. Tous semblaient s'accommoder de la présence des Allemands. À Pigalle, le Moulin-Rouge affichait complet. À l'opéra Garnier, on jouait Wagner. À la Bastille, on dansait jusqu'à l'aube sur Charles Trenet. Et chez Maxim's, on sablait le champagne.

Attends-moi mon amour

Du côté du square Montholon, chez les Ritals, ils étaient plus d'un à se demander à quelle nouvelle sauce ils allaient être mangés. Aberrante ironie du sort, d'immigrés détestables, ils se voyaient propulsés malgré eux dans le camp des vainqueurs détestés. Le jeune Lino, qui avait tant eu à se battre pour gagner sa place, s'interrogeait sur ce qui pourrait dorénavant l'empêcher de retrouver dans le regard des autres ce mépris avec lequel il avait appris à grandir.

Il était de plus en plus inquiet : victime collatérale de la guerre, la Compagnie italienne de tourisme dut fermer ses portes et tout le personnel fut congédié. De plus, son ordre de mobilisation devait être prêt, quelque part dans les bureaux de l'administration du Duce, et son inquiétude d'être appelé sous les drapeaux tournait à l'angoisse.

À l'automne 1941, suite à un énième mot de sa mère le pressant de la rejoindre en Italie, il prit la décision de partir la retrouver. Mais au moment de boucler sa valise, ne pouvant se résoudre à quitter sa fiancée, il en prit une tout autre : il fit sa demande en mariage. Un défi de taille en cette période trouble où épouser un Italien pouvait soulever au mieux d'acribes persiflages, mais il avait fait son choix. Il ne voulait pas courir le risque de perdre celle qu'il aimait. Il écrivit donc à sa mère pour lui annoncer la nouvelle et lui demander de rassembler tous les papiers nécessaires afin de régulariser la situation auprès de l'administration française.

Ce fut loin d'être une mince affaire et il fallut des mois avant de les obtenir. Mais Lino s'en fichait bien ! L'important était d'unir sa vie à celle de Mouky. Sa Mouke, sa grosse boule, son Aimée...

I

Paris, jeudi 8 janvier 1942

Sept heures. Les sirènes retentissent. Encore une alerte. Cette fois, je ne descendrai pas. Pas aujourd'hui. Aujourd'hui, je me marie. Aujourd'hui, je suis invincible. Alors la cave, ce sera pour un autre jour. La mort aussi.

Devant mon miroir accroché au-dessus de l'évier, je me rase de près. Je fais gaffe, il ne s'agirait pas de me retrouver avec coupure et pansement le jour de mon mariage. Ça ferait désordre, et Mouky ne me le pardonnerait pas. Il faut que je sois le plus bel homme pour le plus beau jour de sa vie et je le serai.

Huit heures dix : fin de l'alerte.

Comme si les Anglais étaient assez bêtes pour envoyer leurs aviateurs au suicide le jour de mes noces, jour de pluie qui plus est. Par réflexe, je regarde le ciel : l'aube est proche. En bas, je vois quelques personnes que les sirènes ne semblent pas avoir troublées plus que d'ordinaire. Il faut dire que depuis le temps qu'elles nous assourdissent, on se demande si ce n'est pas un stratagème des boches pour nous maintenir les nerfs à vif. Ils sont capables de tout, les vert-de-gris.

Attends-moi mon amour

J'aperçois Coco qui vient de tourner au coin de la rue. Il porte par-dessus son épaule une housse à vêtements. Je souris. C'est sans aucun doute mon costume qu'il est passé récupérer chez son oncle à Gambetta. Coco traverse la rue et pénètre dans mon immeuble. Je me précipite sur le palier pour guetter son arrivée. Je l'entends souffler comme un bœuf alors qu'il s'arrête au niveau du troisième. Je lui crie :

— Oh, dis-moi, Coco, on n'a pas toute la matinée ! Je te rappelle qu'on doit être à la mairie à dix heures trente !

— Oui, oui, voilà, voilà, j'arrive !

Au bord de l'apoplexie, Coco arrive enfin et me tend le précieux colis.

— Monseigneur...

Alors qu'il reprend son souffle appuyé contre le mur, les mains sur les genoux, je lui claque une bise bruyante sur les cheveux.

— Tu sais que t'es le meilleur, toi !

— Oui, je sais, je sais... Mais t'es gentil, si tu voulais bien arrêter de me baver dessus, ça m'obligerait. Tu vas bousiller ma Gomina et au prix où on la paye ! dit-il en se recoiffant.

— Et voilà ! Tu peux pas t'empêcher de râler ! C'est fou, ça !

— J'râle pas, je constate ! Tu vois comment t'es ! Je me traverse tout Paris à pas d'heure pour que monsieur soit paré comme un prince et voilà que je me fais engueuler ! Un ingrat, voilà ce que t'es !

— Mais je t'engueule pas ! C'est toi qui prends toujours tout mal ! Et ça date pas d'hier.

Pas d'hier, ça, c'est sûr ! Coco, je l'ai rencontré en juin 1934, à la salle des Gobelins. Cela faisait déjà près de

deux ans que je me frottais au tapis et plusieurs semaines que je m'entraînais pour ma première compétition officielle de gréco-romaine. J'allais fêter mes quinze ans. Coco aussi.

Notre amitié, nous la devons à certains points communs. Comme moi, il est italien ; moi de Parme, lui de Capestrano, un petit village des Abruzzes. Comme moi, il est arrivé en France seul avec sa mère. Comme moi, la vie, il l'a apprise par lui-même.

Lors d'une de nos conversations, nous nous sommes même aperçus que nous avons eu affaire au même employeur ; pas au même moment, mais c'était bel et bien le même énergumène. Un pharmacien de Montreuil qui trouvait dans les enfants immigrés italiens fraîchement débarqués « du docile à pas cher ». Ce gras du bide n'hésitait pas à faire récurer ses fioles de préparation dans l'arrière-cour de son officine par des temps « à ne pas mettre un chien dehors, en revanche un cancrelat d'Italien... ». À sept ans, ne pas tout comprendre, ça sauve parfois de la bêtise... Mais du froid, non. Et j'ai bien cru que j'y laisserais mes mains, dans cette vache d'eau glacée. De toute façon, où qu'on aille, c'était toujours la même histoire. Et à l'école, c'était pire ! Alors à survivre ainsi dans un monde hostile, et comme on ne guérit jamais tout à fait de son enfance, on garde des traces indélébiles vouées à un impossible oubli. Moi, c'est une profonde colère d'injustice ; lui, un pessimisme exacerbé sur l'humanité.

Des années que Coco nous déballe ses funestes prédictions. Ses tirades prophétiques vont des cataclysmes à répétition à l'extinction de la race humaine. Seulement ses divagations dystopiques, on finit par ne plus les écouter au bout d'un moment, tant elles sont déprimantes. Mais on ne lui en veut pas, on met ça sur le compte d'Herbert

George Wells dont il dévore les ouvrages depuis des années et avec lequel il se dit être « en parfaite communion d'esprit ». En attendant, avec ou sans Wells, Coco, je me dis qu'on devrait l'écouter plus souvent. Cette satanée guerre, il nous en rebattait les oreilles déjà en 1936 ! Après les Jeux olympiques, ce fut pire... Chaque fois que nous sortions du cinéma et qu'il voyait Hitler aux *Actualités*, il passait son temps à répéter : « Cet homme pue la haine et la vengeance ! »

À l'époque, je ne me faisais déjà plus aucune illusion sur la nature humaine, et même si nous accordions tous à dire qu'Hitler était pire que Mussolini, nous refusions en bloc l'hypothèse d'une nouvelle guerre : c'était absurde ! Mais combien de fois Coco ne s'est-il pas emporté en maudissant notre aveuglement :

— Arrêtez de vous obstiner à croire qu'il ne va rien se passer ! Il faut savoir écouter ce que l'on ne veut pas entendre.

Cet été-là, il est vrai que j'avais la tête ailleurs. Loin de moi l'idée de prendre au sérieux ses sinistres augures ! Cet été-là, je rencontrai Mouky, l'amour de ma vie et, pour la toute première fois de mon existence, je me sentais infiniment heureux.

— Lino, tu m'écoutes ?

— Pardon, tu disais ?

— Tu te fiches de moi, ce n'est pas possible ! T'es où, là ?
Je lui souris.

— À nos souvenirs...

— Oui, ben, fais-moi plaisir, habille-toi et laisse nos souvenirs là où ils sont.

En découvrant le complet-veston que Coco m'a promis, je suis ému et aux anges. Il n'a pas menti : le costume est

tout simplement magnifique. Gris anthracite à fines rayures noires, comme j'en rêvais.

— Fantastique ! Un vrai magicien, ton oncle ! Merci, Coco !

— Quand je te disais qu'il ne fallait pas t'inquiéter !

Je l'enfile illico. Il me va comme un gant. Pas peu fier, le Lino, Mouky va adorer. Je me retourne vers Coco qui me paraît un soupçon tendu.

— Alors ? Qu'est-ce que t'en dis... ? De quoi j'ai l'air ?

— J'en dis qu'on ne va jamais, jamais, jamais y être... Sinon, un vrai milord !

Je regarde ma montre : neuf heures vingt-six.

— Coco ! Nom de Dieu ! T'as vu l'heure ? Faut y aller, là !

— T'es vraiment pas croyable, toi ! Ça fait une heure que je me tue à te dire de te dépêcher.

— Non, tu ne m'as rien dit ! Et puis on n'a plus le temps de discuter. Allez, allez, on y va !

Je le pousse sur le palier et nous voilà à dévaler les escaliers, puis à remonter tout aussi sec parce qu'il a oublié son chapeau. Je me régale.

— Merde, Coco ! T'exagères ! On va vraiment finir par être en retard !

— Ah bah mon vieux, c'est pas la gêne qui t'étouffe !

Nous voilà repartis à dégringoler les cinq étages, tout en dissertant sur la mauvaise foi de l'un comme de l'autre. Des années qu'on se chaille comme des gosses et qu'on aime ça. À croire que ça doit avoir quelque chose de rassurant. Sauf que voilà : aujourd'hui, on n'a pas vraiment de temps à perdre à jouer à « Qui a tort ? Qui a raison ? Qui paye le coup ? ». Alors nous capitulons gaiement et nous nous mettons à faire la course pour rejoindre la station Rue Montmartre, direction mon mariage.

Attends-moi mon amour

Parmi les mines sombres et les épaules voûtées par le froid, je me sens d'un autre monde : je suis au paradis. Coco semble l'être lui aussi, pour une fois. Aujourd'hui aucune mauvaise intuition, aucune prophétie désastreuse, rien sur personne ni sur quoi que ce soit.

Ce jour est décidément béni !

Arrivés à Trocadéro, on se met à attaquer l'avenue Henri-Martin au pas de charge. À l'approche de la rue de La Pompe, je t'aperçois, Mouky, au milieu des passants, devant les grilles de la mairie.

Je te reconnaîtrais entre mille. Tu es de dos. Je vois ta nuque et tes cheveux remontés en chignon. Une boucle s'en est échappée ; toujours la même. J'ai soudain un frisson, à l'instar de celui qui me parcourut le jour où tu entras dans ma vie. Six années déjà et après toutes ces heures passées à tes côtés, je te connais par cœur ou presque.

Une chose est sûre : tu es nerveuse. Tes deux aînées, Yvonne et Marie-Louise, t'encadrent de près. Petites, brunes et rondouillardes, elles n'ont aucun point commun avec toi. À croire qu'elles ne sont pas de la même famille. Dans leurs habits du dimanche, elles pourraient presque être jolies si elles n'avaient pas cet air si revêche. Louis et Marie, mes futurs beaux-parents, se tiennent légèrement en retrait. Ils dominent l'assemblée. Ils sont tous deux impassibles, comme toujours. Marie, emmitouflée dans sa pèlerine en fourrure à poil long, est telle une lionne surveillant ses petits. Et lorsque je croise son regard, celui-ci n'a pas changé depuis notre première rencontre : dur et méfiant. Louis est égal à lui-même : d'une taciturne gravité. Son épaisse et blanche moustache, son regard noir et son visage rond lui donnent des faux airs de Georges

Clemenceau. Quoique, je doute que Clemenceau fût aussi bon cuisinier. Chose formidable : tous les quatre affichent une vraie tête d'enterrement. Mais je m'en fiche pas mal. Ils peuvent bien afficher toutes les têtes qu'ils veulent, avec toi, ma Mouky, ma Mouke, ma Grosse Boule, on va se dire oui pour la vie. Je sais bien que, jusqu'ici, personne n'y croyait à notre histoire. Personne. Peut-être même pas moi. Moi, le Rital, le Macaroni, le métèque comme je l'entendais dire parfois... Tout bien considéré, il faut avouer que mes chances d'épouser une Bretonne pure souche étaient plutôt minces. Les préjugés défavorables ont malheureusement la peau dure, les étiquettes plus encore, et le chemin fut bien audacieux pour faire admettre à tous que nous nous aimions pour de bon. Durant ces dernières années de chaos, nous marier était même devenu un défi, motivé par un furieux désir de nous prouver que rien n'était tout à fait perdu et que le bonheur, on y croyait.

Malgré tout, à quelques mètres de notre union, bien que je ne m'attendais pas à un déchaînement d'enthousiasme, j'espérais un peu plus de gaieté. Toi aussi. Derrière la brume noire de ta voilette, je croise ton regard bleu.

— Ne t'en fais pas, mon Amour, aujourd'hui, il n'y a que nous, me glisses-tu à l'oreille.

Mon cœur bat au rythme du tien. Tous deux ont appris à se parler sans mot dire.

Dix heures vingt-cinq. Tout le monde est arrivé, sauf Fausto. Fausto est toujours en retard. Il ne peut pas s'en empêcher. C'est comme une deuxième nature chez lui. Mais Fausto est un malin. Pour ses retards, il a trouvé l'excuse imparable : « Le temps n'existe pas et la ponctualité est une règle aliénante. Preuve en est : la pointeuse ! » Preuve en est surtout que Fausto a réponse à tout. C'est le

seul d'entre nous qui a été à l'école jusqu'au bout, alors on respecte. Quoi qu'il en soit, Fausto, ça fait belle lurette qu'avec Coco nous l'avons déclaré « maître absolu », surtout en ce qui concerne ses théories farfelues. La plus folingue qu'il ait pu trouver, c'est celle de ces prétendus chercheurs américains qui travailleraient en secret sur un supposé projet consistant à envoyer des hommes sur la Lune. Je me souviens qu'un jour, alors que ma mère nous faisait la *pasta*, elle qui se mêle pourtant rarement de nos conversations, n'avait pas pu s'empêcher d'intervenir, car si Fausto n'en démordait pas, ma mère non plus.

— *Ma dai*, Fausto, arrête un peu avec tes histoires de fou ! Tu sais quoi ? Moi, la lune, j'irai à bicyclette !

— Vous verrez, Louisa, l'avenir me donnera raison ! L'homme marchera sur la Lune et ce sera « un grand pas pour l'humanité », vous verrez !

En attendant, ce qui serait « un grand pas » tout court, c'est qu'il arrive, le Fausto !

Mais qu'est-ce qui m'a pris de lui demander d'être mon témoin ? Je l'ai pourtant prévenu que je le tuerais si jamais il me faisait le coup de ne pas être à l'heure. La seule qui peut savoir où il est, c'est Jacqueline, sa fiancée, ta meilleure amie.

— Dis-moi, Jacqueline, tu ne saurais pas où il est ton fiancé, par hasard ?

— Tu le connais comme moi, non ?

Ça, pour le connaître, je le connais, le Fausto. En dix ans, les seules fois où je l'ai vu être à l'heure, c'est aux séances de cinéma. Et là, ce n'est pas du cinéma. En revanche, je vais le tuer, c'est sûr !

Je me vois déjà lui tordre le cou quand il déboule tout sourire en pointant une montre que je ne lui connaissais pas.

— Vingt-huit, vingt-huit ! Il est vingt-huit ! J'ai deux minutes d'avance, deux !

Arrivé à notre hauteur, il se ressaisit et, comme si de rien n'était, il fait son tour de piste tout en charme. Il me tapote la joue d'un « Ça va, mon grand, pas trop nerveux ? », saute sur la bouche de Jacqueline en lui lançant un langoureux « Tesoro », enchaîne avec Mouky qu'il complimente sur sa tenue – « Madame, vous êtes tout simplement divine ! » –, pince la joue de Coco – « Alors, Nostradamus, pas de fin du monde prévue pour aujourd'hui ? »

Nous, nous sommes tout simplement muets de stupéfaction.

Fausto est à l'heure. C'est un miracle ! On doit tous afficher de drôles de têtes car il explose de rire.

— Eh bien... Oh ! Qu'est-ce que vous avez ? Vous êtes bizarres ! Pourquoi vous me regardez comme ça ? On dirait que vous avez vu un revenant !

— Non, non... Pas un revenant, Fausto... Pas un revenant... Juste un gars à l'heure ! dis-je, éberlué.

Dans un silence solennel, nous montons l'imposant escalier qui mène à la salle des mariages. Nous nous retrouvons à attendre avec trois autres couples. La joie ne fait pas partie de leur tableau. Que font-ils là, les mines déconfites ? « Ils se sont trompés je crois. Les divorces se déroulent au tribunal », te dis-je en chuchotant. Tu joues les offusquées en me faisant tes yeux en billes accompagnés d'un « Chéri ! » réprobateur, mais tu ne peux rien me cacher : ton petit sourire au coin des lèvres acquiesce. Je le sais.

Notre tour vient après quelques minutes seulement. Là, dans cette vaste salle, l'officier municipal auquel je n'accorde pas la moindre confiance nous attend derrière son faste

bureau surplombé d'une imposante cheminée. « Pour le meilleur et pour le pire. » Il vient de nous déclarer mari et femme en moins de deux secondes. Deux secondes pour toute une vie. Je ne pensais pas qu'unir nos deux existences et sceller un destin commun serait aussi bref qu'expéditif. J'avais imaginé mieux, du moins un peu plus d'humanité. Mais ça... ça ne doit pas être inscrit dans la loi. L'épilogue de cette réflexion sera pour plus tard, la bénédiction religieuse nous attend. Direction Saint-Pierre-de-Chaillet, où tu me dis de nouveau « oui » devant le saint homme auquel je ne prête guère plus de crédit qu'au fonctionnaire aux accointances vichyssoises, mais qui me paraît présentement plus fiable. On y croit. On n'a pas le choix.

Après un service divin à la lenteur indigeste de bonnes paroles, nous nous retrouvons enfin unis pour de bon. Sur le parvis, il fait toujours aussi froid et aussi gris, mais tu es si belle que tu illumines à toi seule toute l'avenue Marceau.

Vient l'heure de la photo souvenir. Coco, seul à avoir un appareil, s'autoproclame photographe du jour.

— Bon Lino, Odette, messieurs dames, je ne voudrais pas vous presser, mais le temps se gâte alors si vous voulez bien prendre place !

Les clichés s'enchaînent, et alors que nous sommes tous en rang d'oignons sous les ordres de Coco, une volée de cloches résonne haut dans le ciel. Le chant est si puissant qu'il arrive à couvrir le bruit du claquement des bottes d'une patrouille qui passe au pas de l'oie. Comme d'habitude, on fait semblant de ne pas les voir. Les ignorer, c'est tout ce qu'on a trouvé jusqu'ici pour pouvoir espérer.

Coco râle une fois de plus.

— Lino ? S'il te plaît !

— Oui, quoi ? Qu'est-ce qu'il y a encore ?

— Comment ça « Qu'est-ce qu'il y a encore » ? Pour la dixième fois, pourrais-tu te concentrer sur l'objectif !

— Et toi, est-ce que tu pourrais arrêter de râler, juste pour une fois ? Juste pour aujourd'hui !

— Moi, je veux bien, mais après j'te connais, qui est-ce qui gueulera parce que les photos du mariage de monsieur sont ratées, hein ?

Alors on y retourne. Personne ne bouge. Tout le monde sourit. Nous sommes parfaits.

— Voilà ! Ce n'est pas si compliqué quand on y met un peu de bonne volonté !

Coco, satisfait, donne un tour de manivelle à son Rolleiflex.

— Maintenant, une petite dernière, rien que les mariés... Lino, Mouky... S'il vous plaît... Si vous pouviez vous rapprocher !

Tu t'accroches un peu plus à mon bras. Coco appuie une dernière fois sur le déclencheur et immortalise notre magnifique sourire de tourtereaux.

À peine la séance terminée, la pluie s'invite à la fête. C'est donc bien serrés sous notre parapluie que nous ouvrons notre marche nuptiale vers la rue de Ponthieu, où Eugène, un vieux camarade de Louis, tient un petit restaurant. À la voir tous les deux, on pourrait les croire frères, sauf que leurs caractères sont aux antipodes – Eugène, contrairement à Louis, est plutôt du genre expressif. Ça fait un bail qu'ils se connaissent. C'était durant la Grande Guerre. Ils ont été enrôlés comme cuistots pour la même compagnie. Par pudeur et par humilité surtout, ils n'évoquent que rarement cette période au cœur des tranchées. Le peu de fois où ils partagent leurs souvenirs, leurs exploits culinaires me laissent songeur. Là où beaucoup de leurs alter ego ne faisaient que

pauvre pitance, eux rivalisaient de débrouillardise et d'inventivité. Ils n'hésitaient pas à courir la campagne à la recherche de l'herbe fine afin de magnifier la plus banale des denrées fournies par l'intendance. Leur seul et unique but : faire oublier à leurs camarades combattants l'effroyable réalité, le temps d'une bouchée. Leur obstination à faire toujours mieux les avait même sauvés un matin d'octobre. Alors qu'ils étaient partis en quête du champignon rare, un obus avait explosé à moins d'un mètre de leur roulante. Par chance, il n'y eut ni morts ni blessés. Louis et Eugène avaient bien entendu la déflagration, mais ne se doutaient pas un instant qu'ils avaient frôlé la mort. Comment auraient-ils pu ? Les obus, il en pleuvait des dizaines par jour. La peur, ils l'avaient, mais ils la tenaient à distance. Ce jour-là, quand ils se retrouvèrent devant leur roulante en cendres, ils comprirent. Malgré tout, en bons chefs cuisiniers qu'ils étaient, panier de girolles et d'herbes folles en main, ils furent partagés entre deux états d'âme : heureux d'être en vie certes, mais totalement dépités de voir leur belle promesse de bœuf aux champignons réduite à néant.

Nous n'avons pas besoin de frapper qu'Eugène nous ouvre déjà et nous accueille à bras ouverts.

— Vive les mariés ! Soyez les bienvenus ! Entrez, entrez !

Au moment même où nous franchissons le seuil, une douce chaleur aux senteurs de genièvre nous enveloppe. C'est divin. Je ne résiste pas et pose discrètement la question à Eugène :

— Ne me dites pas que vous nous avez mitonné votre fameux civet de lièvre...

Eugène m'adresse un clin d'œil.

Attends-moi mon amour

— Si, mon grand ! Grâce à Louis qui en a tué deux exprès pour l'occasion. Il nous a aussi rapporté un plein sac de pommes de terre ! Et ce n'est pas tout : il a même réussi à réunir tout ce qu'il fallait pour vous faire un baba au rhum ! Ce n'est pas formidable, ça ? Bon d'accord, il ne va pas être au rhum, mais j'ai un copain normand qui m'a apporté de quoi en calvados. Alors avec Louis, on a décidé que ça serait baba au calva !

Je n'en reviens pas et pendant que tout le monde braille formidablement, je me sens démunie de mots pour dire tout simplement « Merci ». Mon beau-père, qui déteste les démonstrations en tous genres, se renfrogne une fois de plus.

— Pensez donc ! Pensez donc ! Ce n'est pas tous les jours qu'on marie sa fille... bougonne-t-il derrière ses moustaches.

Il me fait penser à un vieux hibou ronchon. Il ne changera jamais. Quant à Eugène, égal à lui-même, il déborde d'enthousiasme.

— Allez jeunesse ! Vous savez... La vie, il n'y a rien de plus sérieux que d'en rire ! Alors, comme on ne sait pas ce que nous réserve demain, réjouissons-nous de ce moment ! Réjouissons-nous d'être ensemble, réjouissons-nous d'être en vie, et puis... et puis... champagne ! lance-t-il la voix remplie d'émotions, bouteille et sabre bien en mains. C'est l'unique et la seule ! Alors s'il vous plaît, savourons-la !

Nous levons haut nos verres. Nous pensons à nos absents. À ma mère. À Jean, ton frère, toujours prisonnier en Allemagne... Nous levons haut nos verres. Nous trinquons à un avenir sans fridolins. À un monde en paix. Nous levons haut nos verres... Nous souhaitons longue vie à notre bonheur.

II

Paris, mercredi 25 février 1942

Le thermomètre de Réaumur accroché au volet de notre fenêtre indique maintenant moins treize degrés. Encore deux degrés de perdus. Rien de bien neuf. Cela fait des semaines que ça dégringole et que nous n'avons pas vu de températures positives. Mais nous nous en moquons bien, car nous sommes tout à notre bonheur de jeunes mariés. Et puis, en ces temps incertains, ce qui compte pour nous, c'est de nous aimer aussi longtemps que le temps nous en laissera le temps.

Avec Mouky, nous nous sommes installés dans le petit appartement qu'occupait Maman rue Baudin, avant que le monde s'écroule autour de nous. Comme il se trouve au cinquième, nos amis nous ont surnommés « les gardiens de phare ». Il faut dire que l'escalier, à partir du troisième, semble ne plus avoir de fin. Mais nous, on s'en fiche, on y est bien. Nous avons tout ce qu'il faut pour être heureux. Notre pièce principale, bien qu'elle ne soit pas bien spacieuse, est capable d'accueillir tout le confort : une table, quatre chaises, un poêle à charbon, une gazinière, un évier et même un vieux fauteuil en cuir véritable. Notre

chambre, quant à elle, est carrément exiguë. Un lit et une armoire y prennent toute la place et chaque fois que nous voulons atteindre notre coin lavabo, il nous faut faire une gymnastique digne des meilleures acrobates.

Ce matin, après avoir préparé un ersatz de café et enfilé mon bleu de travail, je décide de me mettre en retard pour regarder la nymphe qui a passé la nuit à mes côtés. Je souris. Un orteil dépasse des couvertures dans la fraîcheur de l'aube. D'un geste, je le recouvre pour que tu ne prennes pas froid. Puis lentement, très lentement, je dessine ton corps jusqu'à ta chevelure blonde où se mirent les derniers faisceaux de lune.

D'une tendre caresse, ma main dégage une mèche de cheveux pour faire place à un dernier baiser, un dernier regard. Puis, à contrecœur, je t'abandonne aux bras de Morphée.

En franchissant le seuil de la porte d'entrée, je suis frappé de plein fouet par l'air glacé qui a pris possession de la cage d'escalier. Je resserre mon écharpe, relève haut le col de mon manteau et enfile mes gants. Je respire un grand coup, empoigne mon vélo pour le caler sur l'épaule et m'attelle à la descente des cinq étages.

Depuis plusieurs semaines, le froid et la pluie ont fait de Paris une vraie patinoire et déambuler tranquille sur les pavés, auxquels tout bon Parisien est habitué, n'est désormais qu'un lointain souvenir. Que ce soit à pied, à deux ou quatre roues, circuler est un véritable sport et chaque mètre gagné un exploit olympique. La bonne nouvelle est que cette météo fiche une pagaille de première chez les vert-de-gris ! Au fil des jours, les carrefours sont devenus le théâtre de carambolages à répétition donnant lieu à de

formidables escarmouches, et les voir ainsi se ridiculiser n'est pas sans nous déplaire.

Pas plus tard qu'hier matin, alors que je m'apprêtais à traverser le boulevard Magenta, voilà qu'une de leurs berlines officielles patine, dérape, manque de renverser le planton à la circulation pour venir s'encaster dans une Volkswagen de la Wehrmacht à l'arrêt. À l'intérieur, deux officiers et leur chauffeur. Il n'a pas fallu plus de trois secondes pour que deux, trois... cinq cirés noirs ficelés par le milieu s'éjectent en furie de ladite berline, alors que les deux officiers d'en face faisaient de même. Là, telles des autruches montées sur échasses, fébriles sur leurs appuis, ça vole, ça virevolte, ça aboie en allemand, ça valse dans tous les sens, ça zigzague, ça aboie de plus en plus fort, ça glisse, ça s'agrippe comme ça peut, ça finit les quatre fers en l'air, ça ne dit plus rien. Moi, ça m'a bien fait marrer.

Personnellement, c'est sans encombre et avec une maîtrise totale de ma mobilité que jusqu'ici je traversais cette nouvelle ère glaciaire.

Mais voilà, comme toute maîtrise a ses limites, à peine ai-je posé un pied sur le trottoir ce matin-là que je manque de me flanquer par terre. Mon vélo me servant d'appui, je réussis, Dieu sait comment, à me rattraper. Le trajet jusqu'au garage de mon beau-frère où je travaille, rue de la Grange-aux-Belles, me paraît tout à coup périlleux et je décide de m'y rendre à pied. Sur le trottoir d'en face, j'avise Denise qui balaie le pas-de-porte de son bistrot. Denise, c'est notre maman à tous dans le quartier. L'âme généreuse et plus modeste que l'humilité elle-même, elle allaiterait la terre entière pour y supprimer toute la misère si elle le pouvait.

Le balai en suspens, elle éclate de rire.

— T'as raison de faire de la bicyclette par ce temps ! T'as pas mieux à faire que de te casser une jambe ?

— Si, justement, je me demandais si tu ne pouvais pas me le garder pour la journée, ça m'éviterait d'avoir à remonter !

— Tu sais bien que je ne peux jamais rien te refuser, mon grand. Allez, mets-le-moi derrière, mais s'il te plaît reviens le prendre à dix-huit heures, pas plus tard. Tu sais bien que le jeudi, c'est le jour de mes visites à mes petits vieux et il faut que je sois de retour avant le couvre-feu.

— Tu me connais ! Je serai là à dix-huit heures tapantes !

— Parfait ! Et maintenant file, je ne veux plus te voir ! me fait-elle en se remettant à balayer.

J'ai beau avoir vingt-deux ans, elle s'adresse toujours à moi comme si j'en avais dix.

Fort de mes acquis, c'est en retard d'une bonne demi-heure, mais entier, que j'arrive au garage. Georges est déjà là, assis à son bureau. Au travers de la vitre qui sépare l'administratif de l'exécutif, je le salue d'un geste de la main accompagné d'un de mes plus joyeux « Bonjour Georges ! ». Il me répond d'un hochement de tête agacé qui se veut sûrement être une réponse. Ce n'est pas la première fois qu'il a ce genre de comportement. Je n'y prête guère attention, car j'ai décidé depuis longtemps de mettre ses sautes d'humeur sur le compte de son ulcère. Cette maladie le fait souffrir, c'est sûr. Elle l'empêche surtout d'exécuter certaines tâches ce qui, je suppose, a favorisé mon embauche trois ans plus tôt. D'autant plus qu'à l'époque son vaillant mécanicien l'avait laissé en plan à l'annonce du franchissement de la Marne par les boches.

Au début, le travail m'a paru insurmontable. Il est vrai que j'ai fait mon malin en disant à Georges que je me débrouillais en mécanique. Il ne lui fallut pas plus de deux minutes pour voir que je n'y connaissais strictement rien et qu'un moteur de Citroën était un mystère total pour moi. Georges était certes bourru, mais patient, et il se mit en charge de m'apprendre le métier. En quelques semaines, il m'enseigna comment détecter l'origine d'une panne rien qu'en écoutant le bruit d'un moteur. Il n'arrêtait pas de répéter : « Quelle que soit la mécanique, souviens-toi bien qu'une seule chose compte : l'oreille ! Un moteur au repos doit ronronner comme un chat et à pleine vitesse rugir comme un tigre. »

C'est ainsi que, le champ lexical de la mécanique en poche et le bon sens de déduction acquis, je devins mécano. Je n'avais pas vingt ans quand j'ai commencé à travailler chez Georges et avoir ma propre voiture n'était encore qu'un rêve, alors, en réparant celles des autres, je me les appropriais un peu. Les soirs où il partait plus tôt, je montais dans l'une d'elles, je m'installais au volant et comme un enfant je jouais à l'adulte.

Là, le rêve prenait toujours le dessus... « Le jour où j'aurais mon automobile, on fera le tour du quartier avec les copains, histoire de leur montrer à tous que les Macaronis peuvent aussi avoir droit à la belle vie ! J'emmènerai ma Mouke chez moi à Parme et puis, quand on aura des enfants, on ira voir la mer. Et ma mère !... Ma mère, elle, je l'emmènerai voir le Mont-Saint-Michel, depuis le temps qu'elle m'en rebat les oreilles ! »

Immanquablement, le voyage se terminait. Toujours trop tôt. Toujours trop vite. Et cela me rendait toujours un peu triste car il y avait bien longtemps que je n'étais

plus un enfant, même si mon être tout entier s'accrochait à cet éphémère état d'innocence si précieux à mon âme.

En cette fin de journée, alors que je viens de battre le record du monde au volant d'une magnifique Panhard, mes yeux se posent sur mon alliance. Comme chaque fois, cette vision me ravit. Elle me rappelle qu'un de mes rêves les plus chers s'est réalisé. T'avoir à moi, rien qu'à moi et pour toujours. Cela fait maintenant un mois et dix-sept jours que nous nous sommes unis pour « le meilleur et pour le pire » avec la ferme intention de tenir « le pire » en respect jusqu'à notre dernier souffle.

Tout à coup, j'entends quelqu'un frapper avec insistance sur le rideau de fer. Le garage n'est fermé que depuis à peine un quart d'heure, et la lumière encore allumée a certainement laissé croire le contraire.

— Vous ne voyez pas que nous sommes fermés ? Revenez demain matin ! On ouvre à huit heures ! criai-je en direction de la porte.

— Lino ? C'est moi, Mouky !

Je me précipite pour t'ouvrir. Venir à l'improviste n'est pas dans tes habitudes. Ta mine déconfite ne fait que renforcer mon inquiétude.

Tu me tends une lettre, déjà ouverte, sur laquelle je reconnais le sceau du consulat d'Italie.

— C'est arrivé pour toi au courrier d'aujourd'hui. C'est en italien, je n'ai rien compris. Je t'en supplie, dis-moi que tu ne pars pas !

— Mais non, Mouky, tu te fais du mouron pour rien. Ça doit être une formalité de plus pour notre mariage. Tu sais bien comment ils sont à l'administration, ils ne peuvent pas s'empêcher de jouer les pointilleux.

Attends-moi mon amour

J'ai beau essayer de faire tout mon possible pour te rassurer, le pâle sourire que je réussis à te soutirer ne parvient pas à chasser la peur que je lis dans tes yeux.

Dans l'espoir de faire disparaître ce tourment, je traduis en jouant les désinvoltes. « Monsieur, Nous vous prions de vous présenter sous quarante-huit heures à notre consulat, 5, boulevard Émile-Augier afin de vous faire enregistrer au Bureau de recensement des Italiens en France. »

Comme une gangrène, l'angoisse m'envahit. Pour ne rien laisser paraître, je replie la lettre et la glisse au fond de ma poche comme un vulgaire mouchoir.

— Tu vois bien, ce n'est rien. Juste une formalité administrative de plus à remplir, c'est tout ! Allez, Mouky, sois rassurée. Je vais m'y rendre demain matin, à ce bureau de recensement, et comme ça, nous n'en parlerons plus.

Au moment de partir, je laisse une note à l'attention de Georges lui expliquant mes obligations du lendemain. Pour l'heure, le couvre-feu n'étant plus très loin, il nous faut rentrer chez nous sous les ultimes lumières de la ville tamisées par la brume hivernale.

Paris, jeudi 26 février 1942

Notre nuit s'est passée sans un mot et notre réveil n'est guère plus loquace. Je n'ai pas réussi à fermer l'œil, assailli de pensées peu optimistes quant à cette soudaine convocation. J'ai beau essayer de me raisonner, ma gorge est nouée par une incontrôlable anxiété. Comme je ne veux toujours rien te montrer de mon inquiétude, je reste silencieux plutôt que d'avoir à mentir sur mon état d'esprit.

Au moment de te quitter, je te serre tout contre moi, te dépose un baiser au coin des lèvres et tente de t'offrir mon plus beau sourire en guise d'au revoir.